

VOYAGE

DANS

L'AFRIQUE AUSTRALE.

VOYAGE

DANS

L'AFRIQUE AUSTRALE

NOTAMMENT

DANS LE TERRITOIRE DE NATAL
DANS CELUI DES CAFRES AMAZOULOUS ET MAKATISSES
ET JUSQU'AU TROPIQUE DU CAPRICORNÉ

EXÉCUTÉ DURANT LES ANNÉES 1838, 1839, 1840, 1841, 1842, 1843 & 1844

ACCOMPAGNÉ DE DESSINS ET CARTES

PAR

M. ADULPHE DELEGORGUE

(DE DOUAI)

Avec une Introduction

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT

Membre de plusieurs sociétés savantes

*Auteur des *Lectures sur l'Astronomie*, de *l'Histoire universelle des Voyages*, etc*

II

PARIS

A. RENÉ ET C^o, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

RUE DE SEINE, 32.

1847

VOYAGE

DANS

L'AFRIQUE AUSTRALE.

(SUITE.)

CHAPITRE XXI.

Encore les éléphants. — Om-Ghet-Janne et ses 600 traqueurs. — Une chasse merveilleuse. — Un lion. — Conduite d'Om-Ghet-Janne. — Mes regrets. — Retour au camp. — J'expédie à Natal un chariot rempli de collections.

Jusqu'au 19, rien ne signala nos journées. La chaleur devenait des plus intenses et provoquait une corruption tellement rapide que le travail de préparation des grands animaux était impossible. Henning me revint enfin, après une chasse merveilleuse. Dès les deux premiers jours, il avait débuté par tuer un éléphant de peu de valeur ; le troisième, une femelle blessée de deux balles, non loin d'arbres à makanos, lui avait occasionné une chasse fu-

rieuse, dans laquelle il avait failli être écrasé. Le dixième jour, lorsqu'il se disposait au retour, il avait été plus heureux : sept éléphants mâles superbes s'étaient offerts à lui, et secondé d'un grand nombre de traqueurs, Henning avait employé son monde à se les faire passer et repasser. En une heure, cinq d'entre eux furent couchés par terre ; les deux derniers restaient en vue. Mais la force des coups de fusil l'avait mis dans l'impossibilité de manier plus longtemps son arme ; l'épaule toute contusionnée, il s'était vu réduit à les abandonner. Dans le trajet du retour, il en avait encore tué un autre. Sept éléphants abattus en douze jours ! Assurément c'étaient là des succès inespérés.

Mon intention était de les poursuivre et de ne rien négliger qui pût m'en assurer une longue série. Il est vrai que je ne l'avais pas prévu en quittant Natal : mes munitions tiraient à leur fin, je manquais aussi d'armes d'un calibre suffisant ; en outre, de nombreuses collections nécessitaient l'envoi de mon chariot à la baie. Mais pour le faire sans trop me gêner, trois Cafres de plus m'étaient indispensables. Je songeai à la bonne volonté d'Om-Ghet-Janne, et je résolus de m'adresser à lui.

Le dernier jour de février j'arrivai chez ce chef. Nous avions, durant le parcours, blessé un éléphant et retrouvé mort un de ces animaux de taille moyenne. Om-Ghet-Janne ne put accéder à ma demande ; il dépendait d'un capitaine supérieur du nom de Soquapa, qui n'eût pas manqué de blâmer une disposition de ce genre sans que

l'on eût requis son assentiment préalable, et Soquaba était absent.

Le 1^{er} mars, un violent mal de tête me retint au mouzi; le 2, comme il était toujours intense, je cherchai à le dissiper à force d'exercice. Je sortis avec les miens, et déjà nous étions en quête d'éléphants, lorsque nous rencontrâmes Om-Ghet-Janne.

« Attendez à demain, dit celui-ci; demain vous aurez pour vous assister plusieurs centaines d'hommes; demain vous réussirez à coup sûr. Seuls comme vous êtes aujourd'hui, vous ne ferez rien de bon; ce serait même beaucoup de tuer un ou deux éléphants, et alors adieu pour quelque temps la troupe. Croyez-moi, retournez au mouzi; je réponds du reste; j'oserai même vous garantir la réussite. »

Incapable de chasser sérieusement ce jour-là, je me rendis aux bonnes raisons d'Om-Ghet-Janne, que je priai de convoquer à son retour tous les hommes disponibles pour le lendemain, ayant soin de faire partir à l'heure même des éclaireurs dans diverses directions.

En conséquence de l'avis répandu, 5 ou 600 hommes se réunirent le 3, à la pointe du jour, et vinrent nous rejoindre chez Om-Ghet-Janne. Il y avait de la joie chez tous, tant ils étaient persuadés que nous devions réussir. Chacun portait un bouclier de chasse, quelques assagayes et une hache.

Après deux heures de marche, nous découvrîmes d'en

haut des éléphants, sur qui nous descendîmes en ligne droite. Nos guides de tête, pour ne pas effrayer ces animaux, recouraient aux sifflements pour nous avertir des passages à suivre ou des temps d'arrêt. En tous cas, le coup de sifflet voulait dire *attention!* Malgré nos précautions, nous ne pûmes joindre la troupe; elle décampa. Nous la suivîmes et traversâmes dix fois au moins l'Om-Philos-Mouniama. Pour distraction, nous eûmes une simple affaire avec un ratel ou blaireau puant, que je tuai d'un coup d'assagaye.

Il était plus de midi, la chaleur était accablante, la fatigue nous faisait songer à un repos, quand vinrent à notre rencontre des Cafres coureurs, qui avaient vu des éléphants en grand nombre à 5 milles de là, se tenant dans une presqu'île formée par une sinuosité de l'Om-Philos. La position était superbe, mais il ne fallait pas perdre une minute. Nous forçâmes la marche, et bientôt ensuite nous y fûmes arrivés, après avoir passé deux fois encore cette rivière aux mille détours. Devant nous était l'isthme de 300 pas de largeur, la presqu'île en avait 1200; elle était dominée sur la droite par une montagne de forme conique de 300 pieds de haut, où plusieurs Cafres montèrent en vigie. Le vent allait de nous aux éléphants, mais la distance était grande encore. Je postai du monde partout où je jugeai qu'il était nécessaire, et nous tournâmes par la droite; deux fois il fallut de nouveau traverser l'Om-Philos avant d'entrer en lice.

Nous avons pénétré dans la péninsule par le côté diamétralement opposé à l'isthme, exactement par le dessous du vent. 200 pas nous amenèrent sur une partie de la troupe, où trois coups tombant à la fois sur le plus gros déterminèrent une agitation tumultueuse, un entre-choquement des défenses, bruit dominé par des cris aigus et le son des trompes, puis la fuite en désordre, où la poussière la plus épaisse vint masquer le départ des grands longs nez. Leur marche retentit jusqu'à 100 pas de l'isthme, par laquelle ils comptaient gagner le large ; mais là, surgissant tout à coup, mes Zoulous, frappant leurs boucliers de la hampe de leurs assagayes, firent un tapage plus grand. Assurés de la présence d'hommes sur ces points, les éléphants s'arrêtèrent, hésitèrent et rebroussèrent chemin.

Aussi, à peine venions-nous de recharger, que, se présentant sur un large front des plus formidables, la troupe trottait sur nous, s'avancant comme un rempart haut et massif, menaçant de tout écraser. Heureusement le lieu était suffisamment ouvert et permettait de voir jusqu'à 60 pas.

« Attention ! et tirons à tuer. » Nos trois coups partirent, rien ne tomba ; mais le front s'arrêta tout court pour suivre ensuite un parti détaché sur la droite. Bon nombre d'entre eux se montrèrent aux issues ; mais à chaque débouché percé dans les roseaux de l'autre bord, un homme était posté faisant résonner son bouclier. Partout c'était même mystification pour ces animaux, qui ne deman-

daient qu'à fuir ; ils étaient donc bien forcés d'accepter les chances d'un combat en champ clos. C'était une véritable arène que ce lieu qui nous était offert par le hasard, où se livrait un combat de pygmées contre des géants, d'enfants contre des vieillards, de fous contre des sages. Nous y eussions été écrasés, que chacun eût bien fait d'y applaudir, car pourquoi tant de témérité ? Et quelle misérable raison détermine la chute et la mort d'aussi beaux, d'aussi grands, d'aussi forts, d'aussi excellents animaux ? Qu'est-ce que 400 ou 200 livres d'ivoire proportionnellement aux services qu'un semblable animal pourrait rendre à l'homme durant deux générations successives ?

J'étais parfaitement convaincu de mes torts, mais avant tout j'étais chasseur. L'éléphant est considéré comme le *nec plus ultra* en fait d'*ignamazane* (gibier). Je ne voulais que d'eux seuls ; tous les animaux de la création, quels qu'ils soient, ne sont rien auprès de lui. Les chasseurs sud-africains pensent ainsi ; ils le disent, et souvent je m'étais pris à les écouter. De là leurs idées étaient devenues les miennes. Elles restent encore telles aujourd'hui, parce qu'ils ont raison ces hommes dont la moitié de l'existence se passe à chasser dans les bois ou la plaine, suivant leurs besoins ou leur ardeur.

Ainsi *Kotje-Dafel*, le père d'Henning, le plus fameux chasseur de lions de tout Natal, lui qui en avait tant tué qu'il en ignorait le nombre, cet homme, tout homme qu'il était, n'avait jamais pu tuer un éléphant. Il avouait

bonnement que son cœur battait trop fort pour bien ajuster lorsqu'il approchait d'un de ces géants si dignes de respect, et qu'un lion n'était rien pour lui. Voilà justement pourquoi le nom seul d'*uncklove* (éléphant) me faisait tressaillir alors. C'est pour cette cause que tout ce qui était éléphant ne devait pas rester ou passer à proximité sans être salué de mon coup de feu : aussi beaucoup vivent et circulent encore aujourd'hui portant en eux quelque souvenir de mon passage.

Nos vigies suivaient sans peine les mouvements des éléphants et tenaient compte de notre position. L'un de ces Cafres, doué d'une puissante voix, criait la direction prise par ces animaux ; il indiquait les temps d'arrêt, et avec toute précision, le lieu et la distance où ils se tenaient relativement à nous, à l'effet de nous servir et de nous guider sûrement. Un homme fort attentif, intelligent, bon coureur et brave, nous accompagnait ; il paraissait n'obéir qu'aux ordres reçus d'en haut, et sans se tromper jamais nous conduisait à 30 pas de chaque troupe. Ainsi servis, nous ne pouvions manquer de réussir. Nous fûmes amenés de la sorte sur sept éléphants. L'approche était facile ; à 25 pas je couchai le mien par terre, l'ayant tiré en trois quarts de face.

Kotchobana, Boulandje et moi, nous nous séparâmes, et chacun de son côté fusillait tout ce qui se montrait à portée. Mon guide me conduisit ensuite sur sept autres éléphants réunis. Ils étaient paisibles ; je pus me blottir à

30 pas d'eux et les observer librement. Après deux ou trois minutes d'attente, aucun animal passablement monté ne m'engageant à lâcher mon coup, un jeune de 6 pieds me fit voir par le travers sa singulière physionomie. Elle était comique à faire rire et n'avait pas plus de 10 pouces de dents hors des lèvres. L'envie me vint de le tirer seulement pour l'inspecter à l'aise après sa mort; mais par suite de trop de lenteur à me décider à presser la détente, il eut l'immense avantage de pouvoir retourner la tête juste au moment où j'envoyai mon coup, que reçut dans l'aine un éléphant voisin. Le bruit de l'explosion n'avait pas déterminé la fuite. Je reculai en rampant, rechargeai mon arme et revins au même poste. Déjà depuis deux minutes j'attendais une occasion plus favorable, et je voyais, en dépit de mon impatience, ces animaux se grouper, engrenant leurs têtes au centre, ne découvrant que leurs croupes, sur lesquelles nos armes ne pouvaient grand'chose, lorsqu'un coup fort retentissant partit du côté opposé, lâché sur la même bande.

C'était Kotchobana, qui n'abattit rien non plus. Enfin une tête se dégagea; la tempe se laissa voir, ma balle l'atteignit aussitôt, et l'animal tomba.

A mon cri de joie : *Fylé!* (il est mort), que je n'eus pas la force de retenir, les éléphants, jusqu'alors si tranquilles, s'ébranlèrent et partirent. Bien plus, j'eus le désappointement de voir se relever et courir à la suite des autres celui que je croyais avoir tué. Comme je rechargeai sur

la même place, je ne perdis pas de temps, m'élançai à sa poursuite, et lui lâchai un second coup dans l'oreille, certain qu'il n'irait pas trop loin. En effet, nous le retrouvâmes peu après, étendu mort à deux pas d'un autre tué aussi d'une de mes précédentes balles, mais que j'ignorais avoir succombé.

Quelques minutes ensuite nous tombâmes sur une réunion assez nombreuse, laquelle, cédant à une crainte trop grande, rallia dans sa fuite d'autres groupes isolés, qui tous ensemble, formant un corps imposant, allèrent bruyamment donner vers l'isthme, où de chaque côté se trouvaient des frappeurs de boucliers. Ceux-ci, intimidés par la pesanteur de l'escadron, sur le passage duquel les arbres tombaient avec fracas, s'imaginèrent devoir être écrasés à leur poste; ils lâchèrent pied sans frapper, et laissèrent ainsi passer la gigantesque bande.

Le nombre d'éléphants restant dans la péninsule se trouvait diminué de moitié; il s'y en montrait cependant encore bien assez pour nous donner une rude besogne. Il y avait alors division parmi ces animaux; la plus grande troupe ne se composait pas de plus de vingt-huit individus; les autres de dix, de sept, de cinq. Cette circonstance nous était favorable; nous n'avions guère que le temps de tirer, fuir et recharger pour recommencer encore. Mais, tout chasseur à balle le sait, les fusils se crasent, la justesse du tir devient douteuse, et par ces causes il nous advint de tirer beaucoup sans succès marqué.

Kotchobana agissait de son côté, moi du mien, chacun pour soi. Je résolus d'approcher davantage. Une troupe de femelles était proche; j'arrive à 30 pas en continuant à ramper. L'une d'elles me voit, lève la trompe, s'avance lentement d'abord, un peu plus vite ensuite; à 20 pas je l'ajuste, mon coup rate. Elle gagnait du terrain; il était temps de fuir; mais point; je réarme, la prends au poitrail, et à 15 pas je lui envoie ma balle, qui la force à rebrousser.

Une demi-heure après cette affaire, même approche, même démarche de l'éléphant, même coup raté, même coup, même volte-face, avec cette différence toutefois que, détalant sitôt mon coup lâché, j'allai presque me mêler aux jambes de quatre éléphants qui cheminaient en sens inverse : c'était tomber de Charybde en Scylla.

Tant de courses, tant de bonds par tant de chaleur, au milieu de la poussière soulevée de l'arène, nous donnaient de l'écume à la bouche. Il fallait boire, et pour la troisième fois déjà nous allions à la rivière, où je rejoignis Kotchobana. Nous tombâmes d'accord sur le nombre; nous étions certains que quatre éléphants gisaient à terre. Rompus tous deux de fatigue, nous fûmes crier que la chasse était finie. Chacun alors pouvait quitter son poste et nous rejoindre; le soleil déclinait sensiblement, et nous avions loin à marcher pour regagner le mouzi. Nous cheminions le fusil sur l'épaule; des éléphants se montraient encore; Kotchobana, plus leste, coucha l'un

d'eux par terre, et sans plus tarder je me mis à leur poursuite, haletant à force de courir. J'avais franchi 300 pas lorsque je m'arrêtai devant un buisson noir, à travers lequel je voyais quelques rayons de soleil donnant sur un objet fauve de forme arrondi. Ma première idée fut qu'un jeune éléphant était tombé mort de l'autre côté en froissant le buisson dans sa chute de manière à s'abriter sous lui. J'approchai pour m'en assurer; à 10 pas seulement je discernai sur ce fond noir deux yeux en manière de charbons ardents qui m'éclairèrent. J'apercevais le nez blanc et le front large et haut d'un énorme lion. Au-dessus se dessinait sa croupe dorée; ses yeux restaient fixés sur les miens; l'animal, tout ramassé, était prêt à sauter. Boulandje en était plus proche que moi de 5 pas, mais sur le côté; le lion paraissait n'en rien savoir, Boulandje non plus, et sans avoir l'air d'y prendre garde, j'armai avec le soin de ne pas faire résonner le bec de la gachette sur les crans.

« Boulandje, *hyza lapa*, viens ici. » Cet homme, habitué de longtemps à une obéissance passive, vint à moi sans mot dire; et sans lui laisser le temps de demander pourquoi : « *Nannzy ebobiss*, voici un lion. — *Upi na?* ou donc? — *Nannzy, bona lapa*, le voici, regarde là; *menatanta; boulala yena*, je veux le tuer. »

A peine ses yeux eurent rencontré ceux du lion qu'un tremblement nerveux étonnant s'empara de lui tout entier; ses mains vibraient, son corps oscillait, ses dents

claquaient comme sous l'impression du froid; il eut toutes les peines du monde à me dire comme un bègue : « *Née, baas, non, maître.* »

Je me ravisai. A coup sûr Boulandje n'était pas l'homme qu'il me fallait pour second. Un regard du côté du lion, vraie tête de Méduse pour mon compagnon grelottant, collé par les pieds comme un diapason. « *Amba, va-t'en,* » lui dis-je, et je marchai à reculons. Pour le danger, il n'y en avait point; le lion avait été plus surpris que moi.

A 35 pas de là j'arrêtai tous les Cafres qui, depuis dix minutes, étaient entrés dans la lice. Ils pouvaient être quatre-vingts, tous armés d'*om-kondos* (assagayés), et je leur fis cette proposition à haute voix : « Voulez-vous avoir un lion mort, suivez-moi, et préparez-vous à l'assagayer, si, manqué par ma balle, il vient à s'élancer sur moi. » Ma demande n'eut pour réponse qu'un non bien unanime. Comme quelques-uns s'avançaient, plus curieux, cherchant à découvrir le lion, je réitérai et ajustai. « Venez seulement dix, et tenez-vous à 5 pas derrière moi, je répons de mon coup, s'il ne rate. » Je ne trouvai point d'amateurs. Ce que je voulais, je le voulais bien, eux pas. Des yeux je cherchai un arbre; partout ailleurs il y en avait tant; là aucun; rien que des buissons faibles et enlacés, desquels s'élevait, comme pour me narguer dans ma recherche, un tronc jadis rachitique, présentement vermoulu, rouge de la terre de galeries des termites, atteignant au plus 10 pieds de haut. Bref, je perdais du

temps à chercher ce qui n'existait point et à m'adresser à des femmes. Je fis rappeler Kotchobana et lui dis que j'avais assez bonne opinion de son courage pour le prier de me servir de second. Lui aussi, bien qu'armé d'un puissant fusil, s'y refusa tout net.

Je ne devais plus compter que sur moi-même, et afin que mon bras ne vint pas à trembler en ajustant une telle tête, je me mis en devoir de faire couper une fourche d'appui. Mais, pendant que je le faisais, le chef, *Om-Ghet-Janne*, devinant mon but, saisit mon fusil sur le canon duquel reposait ma main droite, et s'armant de son autorité, me dit : « Non, vous ne tirerez pas ; vous causeriez la mort ou le déchirement de bon nombre d'entre nous. » Cet argument l'emporta sur la force, qui n'eût été rien pour moi, et sur l'autorité de cet homme, que j'aurais violée parfaitement. Je ne tirai pas ; mais ce lion me resta sur le cœur.

Les éléphants étaient partis au large ; les miens et moi nous voulûmes prendre immédiatement possession des morts, et fûmes les chercher afin de couper la queue de chacun. Durant un quart d'heure, au lieu de cinq, nous en trouvâmes six, dont cinq restaient dans un rayon de 200 pas. L'opération faite, nous nous allongeâmes en une longue file dans la direction du mouzi, distant de 3 ou 4 lieues.

Le soleil passait sous l'horizon, lorsque deux élans (*canna*) partirent au grand galop à plus de 200 pas de

nous. Je pris le second, qui boula¹ le cœur traversé de ma balle, la même qu'eût reçue le lion si je l'eusse tiré. La nuit nous couvrit bientôt; des éléphants s'agitèrent dans un bois voisin, et, malgré ma défense, Kotchobana, bouillant encore des impressions de la journée, ne put résister à l'envie de leur adresser sa dernière balle. Cette sottise fut couronnée comme elle méritait de l'être. La troupe s'échappa, croisa nos traces, les suivit et nous chargea, faisant résonner l'air de bruyants sons de trompe. Ce fut une retraite précipitée d'au moins dix minutes, durant laquelle les porteurs de viande d'élan se déchargèrent à la hâte de leur fardeau pour mieux courir. Lorsque nous nous ralliâmes, il faisait nuit noire; les branches de mimosas nous sanglaient en nous déchirant la figure et les mains, et bientôt ensuite nous dûmes nous tenir les uns les autres pour ne pas nous perdre dans les sentiers tortueux où se retrouvaient difficilement nos guides eux-mêmes.

Au loin rugissaient comme de coutume les lions du canton, et j'avoue que si le jour me voyait n'avoir pas trop de peur, la nuit au contraire me trouvait bien faible et bien pusillanime. Vers dix heures et demie nous atteignîmes les huttes; nous causâmes, nous soupâmes, et quand il fallut dormir, je me comptai le dernier; encore mon sommeil fut-il incessamment troublé par la représentation d'une image des plus contrariantes. J'avais tou-

¹ Il fit la culbute.

jours à la pensée mon lion, son énorme tête à fleur de terre, surmontée de sa croupe immense, ses yeux en feu et son nez qui me parut blanc; toujours là, fixé comme un bronze de Barye, et moi, de même, immobile, ne tirant pas, incapable de le tirer : c'est une idée cruelle, un vrai supplice de Tantale.

Mais aussi n'était-il pas juste que j'éprouvasse de véritables remords de ne pas avoir fait feu tout d'abord? Il était mort sur place, car mon fusil bien chargé, mon œil et mon bras, bien exercés ce jour-là, ne m'auraient point trahi, témoin l'élan qui roule à 200 pas au plus rapide de sa course; eussé-je manqué cette large tête de lion à 40 pas? Oh! non! c'eût été impossible! Chaque nuit d'ensuite j'éprouvai le même tourment, et à chaque réveil je jurai, si jamais pareille occasion m'était offerte de nouveau, de ne plus perdre mon temps à chercher un aide; le coup est trop beau et les Cafres sont trop femmes.

O Amazoulous! c'est vous, vous autres, qui avez saisi et amené tout vivant un éléphant sauvage devant Dingaan, le despote, qui le voulait ainsi. Vous le dites, la chose est hors de doute, je le sais, tant elle m'a été répétée de fois; néanmoins je n'y puis croire. Mais oui, cependant, c'est vrai : d'un côté vous aviez la mort, la mort également de l'autre. Mieux valait être tué par l'éléphant que sur l'ordre du despote. De cette manière, je comprends que l'impossible soit possible. Vous avez fait l'impossible, parce que, pour éviter de le faire, vous eussiez eu à courir en-

core plus de dangers. Pour moi, mon cas était tout différent, je ne voulais ni ne pouvais agir en despote, et faut d'avoir agi, le sommeil se tint longtemps éloigné de ma paupière.

Le 5 mars, nous rentrâmes au camp, après avoir épuisé toutes nos munitions. Du 7 au 14, Henning tua deux éléphants et s'empara d'un jeune vivant, dont il s'était fait suivre comme d'un chien. Kotchobana avait aussi tué un jeune de 3 pieds de haut. Il fut plus heureux le 19, où deux de ces énormes animaux tombèrent sous ses coups ; l'un avait des défenses de 6 pieds de longueur, suivant la courbe.

Le 21, Souzouana, que j'avais précédemment chargé de présents pour Panda, dans le but d'obtenir du prince trois hommes qui accompagnassent mon chariot à Natal, Souzouana revenait avec une réponse défavorable. Panda n'avait pas consenti à le recevoir. Il s'était refusé à le voir et à l'entendre lui-même ; un intermédiaire avait porté la parole de l'un à l'autre. Les présents avaient plu beaucoup ; il avaient été reçus avec empressement. Panda m'en remerciait ; mais, encore une fois, j'avais manqué aux usages cafres, j'avais enfreint leurs règles de civilité en ne dépêchant pas l'un des miens au roi. Panda était blessé de ce que Souzouana se fût chargé du message ; il lui avait témoigné son mécontentement, duquel Souzouana augurait très-mal. « Panda, me disait-il à chaque reprise, Panda me cherche chicane. Son cœur n'est pas blanc pour moi. Il veut me faire tuer ; il me tuera. »

Comme j'essayais de changer le cours de ses idées ; comme je l'assurais qu'il devait se tromper en attribuant des vues de ce genre à Panda, il me dit, en se contractant les traits : « Vous verrez, vous verrez ; avant que deux lunes soient mortes, Souzouana aura été percé d'un omkondo, et ce corps que vous voyez aura été dévoré par les hyènes. » Souzouana était évidemment sous l'impression d'idées sinistres qui pouvaient avoir dérangé son cerveau. Je le traitai doucement de fou, ne reconnaissant point pour quel motif Panda pouvait avoir l'intention de se défaire d'un vieux guerrier, brave et bon comme l'était Souzouana.

Persuadé que j'avais échoué complètement dans ma démarche, et que le départ de mon wagon ne souffrait plus de retard, à cause de la crue probable des eaux¹, je donnai à Henning trois hommes avec lesquels il lui était facile de se tirer d'affaire. Il partit le 22 mars, à huit heures du matin ; je l'accompagnai jusqu'au mouzi d'Om-Landelle, où je couchai. Le lendemain, nous nous séparâmes, non sans nous être souhaité réciproquement succès et bon voyage.

¹ Il est utile de faire observer que cette année les grandes pluies furent tardives dans le haut pays ; car d'ordinaire, vers la mi-mars, les rivières coulent à pleins bords, novembre, décembre, janvier et février étant les mois où les pluies tombent par torrents.

CHAPITRE XXII.

Souzouana. — Ses inquiétudes. — Nouvelle excursion chez Om-Ghet-Janne.
 — La disette d'éléphants nous contraint à aller très-loin vers le nord.
 — La Mona. — Maputa. — Zimpy. — L'Om-Kouzi. — L'Om-Kouzane.
 — Chasse fructueuse. — Makaza. — Autres chasses. — Mon fusil se
 brise. — Retour.

Je pris ma route vers l'Om-Schlaty-Om-Koulou dans le seul but de visiter le grand éléphant mort, dont la tête pouvait fort me convenir; chemin faisant, j'appris que des éléphants y avaient été vus la veille, ce qui me détermina à retourner tout de suite à mon camp, afin de prendre le gros fusil et les munitions nécessaires, et tout en longeant les champs que cultivait Souzouana, je tuai d'une balle la plus grande espèce d'outarde que possède l'Afrique.

Sur sa tête, une réunion de plumes assez longues forme une manière de huppe plate; son cou, revêtu de plumes effilées, paraît bleuâtre à quelque distance; le dos a du fauve-brun; le ventre est d'un blanc sale. L'oiseau tout entier n'est qu'une boule de graisse, passant généralement pour la charge d'un homme; la chair est délicieuse : c'est le *groot-kwyf-paaw* des colons, l'*otis-kori* des naturalistes. Mon premier soin fut de préparer cette belle espèce.

Le 26, je circulai sur tous les points élevés qui dominent à l'est l'Om-Schlaty-Om-Koulou; nous passâmes

l'Om-Philos-Om-Schlopu, afin de sonder les forêts où nous espérions rencontrer quelque chose. Malheureusement, nous ne croisâmes que des traces vieilles de cinq ou six jours, et vers deux heures nous nous rendîmes au point où gisait l'immense cadavre. La tête osseuse, encore intacte, avait des proportions colossales; lorsqu'elle était posée sur l'occiput, la pointe des défenses atteignait à 8 pieds de haut; j'en fus amoureux à première vue, et déjà je me mettais en devoir de la déhaler du foyer d'infection, afin de la nettoyer pour la faire transporter ensuite, quand des Zoulous qui me regardaient me firent observer que personne ne voudrait la porter. J'eus beau promettre tous les couteaux du monde, des haches, du fer, des couvertures de laine, des verroteries, rien ne put les décider. J'avisai au moyen d'en suspendre les deux parties dans des arbres pour les soustraire à la dent des hyènes, comme j'avais fait pour ma première; mais là l'écorce détachée des mimosas était courte et cassante; point non plus d'arbre propice à mes vues dans les environs.

Que faire? L'enterrer n'était pas possible; le sol était trop dur, et la fosse comblée n'eût pas manqué d'être exploitée par les hyènes dès la première nuit. Il ne me restait qu'à la couvrir d'un monceau de branches épineuses qui en défendissent l'approche à 6 pas, et j'en pris la peine. On eût cru pouvoir compter sur cet entourage; mais la hyène qui veut peut beaucoup, et lorsque j'y repassai à quelques jours de là, je vis à regret que ces animaux s'étaient fait

jour à travers tout, et qu'ils avaient comme à plaisir croqué les os saillants de ma tête d'éléphant.

Non-seulement les Amazoulous qui me suivaient dans l'espoir de quelque régal s'étaient refusés à porter le crâne et la mâchoire inférieure, ils prétendaient encore s'exempter de se charger des défenses. J'avais eu tort de leur céder sur un point; ils eussent ensuite voulu des concessions sur les autres; car leur manière d'agir est telle: ils se fussent montrés exigeants jusqu'à l'insolence. Comme ils avaient eu la graisse de celui-ci, j'étais en droit d'exiger d'eux qu'ils en portassent les défenses à mon camp; c'était une convention tacite jusque là respectée par tous, à laquelle ceux-ci prétendaient se soustraire après en avoir eu le bénéfice. Je leur fis sentir que je le voulais, et les défenses, malgré leur poids, arrivèrent le soir même au mouzi de Bayé-Bank. Il est vrai que la corvée fut des plus rudes pour ces hommes; la chaleur avait été continuellement intense, sans un souffle d'air, et la route opiniâtrément montante: aussi avais-je dû contraindre d'autres hommes à relayer les premiers porteurs.

Le 27, je revins à mon camp après avoir passé une heure chez Souzouana, qui n'avait pas consenti à me laisser partir sans me régaler de bière cafre. Je l'avais trouvé tout occupé d'un taureau qu'il venait de faire tuer, quoiqu'il eût eu deux jours auparavant de la viande d'une de ses vaches tuée par les lions.

« Diable! Souzouana, lui avais-je dit, du train dont

vous y allez, dans quelque temps vous n'aurez plus rien. Pourquoi, si vous désirez de la viande, ne m'en avez-vous pas demandé? nous vous eussions tué un buffle. — Un buffle! oh! un buffle n'eût pas fait mon affaire; c'est *inkounzy* (un taureau) que voulait mon *frère mort*. — Comment, votre frère mort? — Eh oui, mon frère mort. — Vous avez donc perdu un frère? Y a-t-il longtemps? — Enfant, est-ce que chacun sans exception n'a pas un frère mort? Laissez donc vos questions. »

Véritablement j'avais besoin d'apprendre, je voulais savoir ce que c'était que le frère mort des Amazoulous. Souzouana, qui sentait le besoin aussi de s'épancher, me fit comprendre, sans me le définir, ce que pouvait être son frère mort à lui comme à tout le monde. « Depuis peu de temps, me dit-il, une série de malheurs est venue se déployer sur les miens et sur moi; en trois jours, le lion tue deux de mes vaches; un homme jeune meurt dans mon mouzi; j'encours la colère de Panda; la chasse ne rapporte plus rien; mes récoltes dessèchent sur pied; mes enfants sont malades; dernièrement, c'est une panthère qui la nuit pénètre dans mon mouzi malgré 15 pieds de haie d'épines. Tout cela, c'est mon frère mort qui l'a fait pour avoir le cœur et le sang d'un taureau; maintenant que j'ai satisfait à ses désirs, j'espère qu'il va me laisser tranquille. — D'où savez-vous que telles étaient ses volontés? — Ah! l'inianga l'a dit; l'inianga le sait bien! — Vous vous sentez plus à l'aise, maintenant? — Oui, par

Dingaan ! — Mais si votre frère mort exigeait d'autres sacrifices? — Je les ferais encore jusqu'à ce qu'il ne demandât plus rien. — Et s'il n'était pas raisonnable? — Cela n'est pas ordinaire. »

Les calamités sont pour ces peuples un signe certain que le frère mort réclame le sang d'une vache, d'un bœuf ou d'un taureau. Le passage d'un boa python à travers un mouzi est de la part du frère mort une demande semblable; bien plus, ce boa est lui-même considéré comme le frère mort personnifié. Les Amazoulous ne le tuent pas, ils le respectent sans toutefois l'adorer; car eux n'adorent rien, ne croient à rien, si ce n'est à l'influence de leur frère mort, qu'ils ne sauraient définir mieux que moi¹. J'ose espérer que l'on ne poussera pas l'absurdité au point d'appeler cette croyance une religion ou principe de religion, bien qu'il existe des hommes tellement fous de systèmes, que, pour empêcher le leur de clocher, ils prétendent établir que tous les peuples de la terre ont une religion basée

¹ L'ethnologie pourra peut-être bien faire ici son profit de la remarque que je me plais à communiquer. Certains nègres des côtes occidentales du Congo ou de la Guinée vénèrent un serpent appelé boa devin, qui peut bien ne pas différer du boa python de Natal. Les Cafres, d'après ce que j'ai observé, le prennent pour leur *frère mort* ou son émissaire. N'est-il pas remarquable qu'à d'aussi grandes distances, chez des peuples de race différente, une même idée s'attache au même être, lequel n'a rien qui frappe d'admiration, comme le soleil ou la lune, qu'adoraient des peuples diamétralement opposés par la couleur, les coutumes, les besoins et la position? Ne pourrait-on pas conclure de là que les Cafres sont une race d'hommes venus du Nord et répandus dans la partie orientale de l'Afrique australe depuis quelques centaines d'années seulement?

sur le soupçon d'un ou de plusieurs dieux dépeints suivant leurs idées.

Le 29, je quittai mon camp, à la garde duquel je ne laissai personne, croyant pouvoir me fier à la bonne foi des Amazoulous; ma route fut le nord-nord-est. Je passai la nuit dans un mouzi non loin duquel j'avais tué un élan de la plus grande taille, que la soif me fit donner pour un pot de bière; j'aurais, je crois, consenti volontiers à céder ce jour-là mon droit d'aînesse si j'avais rencontré un acquéreur à ce prix.

Le jour suivant, une pluie torrentielle me retint au mouzi. Elle n'avait pas encore cessé complètement le lendemain; mais l'ennui de l'inaction, la fumée qui dans les huttes fait pleurer les yeux, me chassèrent hors du mouzi dès le point du jour, et vers midi j'atteignis celui d'Om-Ghet-Janne. La saison était mauvaise; nous étions aux dernières chaleurs de l'année, dont les entr'actes n'offraient que pluies débordantes; la température ne procédait que par excès: nous en souffrions d'autant plus qu'il n'y avait pas de terme moyen.

Nous ne pûmes rien le 1^{er} avril. Le 2, nous battîmes en vain les bois jusqu'à 5 lieues de là; nous ne trouvâmes ni éléphants ni traces: je tuai au retour un buffle pour nous et nos hôtes. Le 3 fut encore un jour de repos contraint. Le 4, nous n'eûmes pas plus de succès que le 2; mes gens et moi, harassés en raison de l'inutilité de nos démarches, nous revînmes chez Om-Ghet-Janne, projetant une

excursion par delà l'Om-Kouzi, plus loin vers le nord.

En conséquence, au grand chagrin d'Om-Ghet-Janne, nous le quittâmes le 5, aussitôt qu'il fit jour. Un ou deux des siens nous accompagnaient. A peu de distance nous traversâmes la *Môna*¹, que nous remontâmes en suivant une longue vallée. A mesure que nous avançons, les champs cultivés se répétaient plus souvent; les mouzis, placés comme des couronnes sur les versants, devenaient plus nombreux; la population se montrait plus resserrée, ce qui voulait dire que la vallée de Môna lui était chère par sa fertilité et son heureuse position. 25,000 âmes vivaient sur ce sol de 7 lieues de long sur un quart, quelquefois une demie de large.

Je songeais au bonheur facile de ces hommes simples. Je bâtissais là, au milieu d'eux, ma chaumière aux murs blancs et nus, après un adieu au monde civilisé, duquel je ne conservais que mon fusil, ma poudre et mes balles. L'eau de la Môna et parfois l'innocent tchouala devaient suffire pour m'y faire vivre cent ans. Chez moi le repos; plus loin, pas bien loin, la vie active, les éléphants, les buffles, les rhinocéros, le tout à prendre à volonté. J'y étais, rien de plus aisé. Réaliser ce vœu avec l'assentiment de Panda était une chose très-facile; et mes

¹ La petite rivière de Môna prend sa source au delà du mouzi de Mputa, coule du nord au sud, et se jette dans l'Omphilos-Mouniama, après avoir passé devant le mouzi d'Om-Ghet-Janne. Elle fertilise une longue et riche vallée de 7 lieues d'étendue.

projets prenaient véritablement une certaine consistance, lorsque nous passâmes près d'un mouzi renversé, en parti brûlé.

C'était l'œuvre de Panda lui-même. Cet acte, dont les tristes vestiges étaient là sous mes pieds, fit changer le cours de mes idées. Mon château, mon bonheur d'avenir, tout croula avant d'être érigé; là n'était pas non plus le lieu où j'eusse pu vivre exempt de tribulations. Six semaines plus tôt, une troupe d'Amazoulous dévoués tombait au point du jour sur le mouzi, tuant tout ce qui tentait de s'échapper. Le feu nivelait ensuite le sol où vivaient trente ménages; le chefs et les principaux gisaient à terre. La colère apparente de Panda devait être satisfaite. Mais cette démarche sanglante n'était que le moyen; la colère n'avait été qu'un prétexte spécieux; la vraie raison était que Panda voulait les bestiaux du capitaine, malheureusement trop riche, et personne ne lui conteste le droit d'hériter de tout condamné politique¹.

Vers trois heures nous atteignîmes l'extrémité supérieure de la vallée, où nous passâmes la Mûna, qui y coule sur d'énormes pierres d'un gris bleuâtre. Immédiatement en-

¹ Je dis condamné politique, bien qu'il n'y ait point d'accusation, pas de procès non plus; j'eusse mieux fait de dire victime des caprices du despote. Cependant, comme le roi motive toujours ces scènes de meurtre en disant que tels ou tels ont conspiré contre ses jours, ou bien qu'ils veulent désertir le sol national, il s'ensuit que les raisons émises tendent à établir que les victimes se sont rendues coupables de haute trahison ou de simple trahison, crimes qui chez nous entraînent la qualification de politique.

suite nous gravâmes une pente raide sur laquelle s'arrondit le mouzi de Maputa.

Ce chef, homme de premier rang chez les Amazoulous, était alors dans un autre de ses mouzis, à 3 lieues plus loin, dans un terrain riche en blé cafre, mais dénué de bois. Désireux de le rencontrer au plus tôt, je pris la direction du point indiqué. A 300 pas à peine, deux cascades successives de la Mõna, de 40 pieds chacune, nous arrêtèrent un instant; nous la traversâmes au-dessus, puis nous entrâmes dans un pays plus élevé : pays de pâturage, qui n'a plus rien de commun avec celui des mimosas.

Le soir, une heure avant la nuit, je serrais la main de Maputa, qui se faisait un plaisir de me voir et de m'être agréable. Il nous offrit tout en abondance, s'excusant beaucoup de ne pas me présenter une vache pour mon souper, parce que les siennes, disait-il, étaient déjà trop loin de là, et qu'en outre il devait tenir disponibles pour Panda celles que le roi demanderait de lui.

Comme je savais que les procédés des blancs envers les Cafres ne sont jamais imbus de cette délicatesse ni de cette grandeur, je me hâtai de le remercier, lui assurant que j'eusse refusé la vache qu'il m'eût offerte, parce que s'il arrivait qu'un semblable usage fût connu des boers, ceux-ci ne manqueraient pas de traverser à la file la contrée des Amazoulous, passant chaque nuit chez un grand capitaine, afin d'avoir après la tournée une collection passablement nombreuse de vaches obtenues de la sorte.

Les huttes dans lesquelles nous couchâmes différaient dans leur construction des huttes ordinaires des Amazoulous. Elles étaient plus épaisses, plus chaudes, munies d'une porte en vannerie, fermant plus hermétiquement et protégée d'un toit avancé; elles semblaient appropriées aux exigences du climat de ces lieux plus élevés où les bois manquaient presque totalement : aussi dûmes-nous souffrir que l'on brûlât des bouzes desséchées, tant afin de chauffer l'intérieur que pour cuire nos aliments.

Le 6, une heure après nous être séparés de Maputa, qui voulut qu'un de ses capitaines veillât sur moi et me fit délivrer partout le nécessaire, avec l'ordre spécial de lever des hommes en masse pour mes chasses sur l'Om-Kouzi, nous traversions un mouzi des plus vastes, où s'était concentrée une nombreuse population de guerriers¹; une réunion d'hommes et de femmes causant vivement était sur mon passage. J'allai m'enquérir du sujet de leurs gestes, mais avant que l'on eût pu me répondre, je vis étendue à terre, la tête couverte d'un om-gobo et attachée à une esparre, une panthère longue et fluette. Elle était morte; du sang coulait encore de diverses blessures. Voici ce que j'appris.

La nuit précédente, entre onze heures et minuit, alors que tout dormait, trois êtres vivants reposaient dans une

¹ Les derniers mouzis les plus voisins de la limite de leur contrée vers le nord sont plus grands et plus populeux, afin de pouvoir résister avec avantage à l'attaque inopinée des tribus ennemies amasouazis ou makazanes.

cabane où couvait un feu demi-éteint; une femme et son enfant occupaient le haut du côté gauche, un chien le bas du côté droit; la porte était bâillante. La panthère, qui sans cesse veille la nuit, avait aux abords rencontré l'odeur du chien, et, rampant à plat ventre, elle était venue mettre le nez à l'issue. Jusque-là pas de bruit; un instant elle hésite, mais sa proie est si proche! La porte cède, le chien aboie et tombe aussitôt déchiré.

Aux cris de la femme, qui ne peut s'échapper par l'issue ordinaire qu'en passant sur le chien et la panthère, dont les griffes et les dents font face partout, du monde accourt armé, et voici le singulier expédient mis en usage. Le van de la porte est aussitôt tiré à barrer le passage et fixé solidement; quatre hommes passent au travers leurs om-kondos, dont les pointes croisées comme des baïonnettes sont destinées à empêcher l'animal de l'enlever ou de l'ouvrir de ses griffes; ils restent au dehors, la main droite armée d'une autre assagaye pour les cas inattendus. En même temps, une ouverture de 10 ou 12 pouces en diamètre était pratiquée au ras de terre, à la partie supérieure, du côté gauche de la hutte, et, pour éclairer les travaux, on venait d'allumer des feux tout autour. On eut bientôt déhalé la mère et l'enfant, à moitié morts de peur, et bouché au moyen de nattes et de pieux l'issue de sauvetage. Alors la panthère, avec le chien mort, restait seule dans l'intérieur; on l'entendait bondir contre leurs parois, qu'elle eût voulu déchirer pour se sauver.

Les Amazoulous mirent à profit cette rage de désespoir. Cent, deux cents om-kondos furent passés entre les lattes de charpente, et bientôt leurs pointes partout convergentes, aiguës et tranchantes, se présentaient à la bête furieuse. Tantôt elle en enlevait à coups de patte, tantôt elle en brisait; mais bon nombre la blessaient, et lorsque, furieuse et rugissante, elle donnait sur la porte, où la lumière la rappelait par tendance naturelle, les quatre hommes la lardaient dans la partie antérieure du corps. Elle avait déjà reçu plus de cent blessures, sans compter les yeux crevés, lorsque, dans un bond terrible, elle vint s'enferrer jusqu'au cœur.

Ceci n'est pas un conte fait à plaisir. J'ai vu la femme, l'enfant, le chien, la panthère, les armes employées à lui donner la mort; j'ai inspecté le théâtre sanglant de cette scène; j'ai de plus rapporté la peau et la tête de l'audacieux animal, afin de garder bon souvenir de la présence d'esprit des gens de Maputa.

Après que cet épisode m'eut été aussi raconté, je me rapprochai du groupe, et demandai pourquoi la tête était revêtue d'un om-gobo, pourquoi l'on avait pris le soin de fixer si solidement l'animal les pieds croisés sur une esparre. « C'est afin de porter l'animal à Panda, me répondit-on. — Pourquoi donc? Est-ce que cela peut intéresser Panda? — Certainement. Quand on tue une panthère, un guépard, un lion, l'animal tout entier est porté à Panda; qui est bien aise d'apprendre, par la vue des pièces, que

son peuple a du courage et sait se servir de ses armes. — Mais d'ici chez Panda vous avez plus de trois jours de marche en ligne directe, vous en avez même quatre; la chaleur est forte, la corruption rapide; l'animal arrivera devant lui dans un état complet de putréfaction. Croyez-moi, levez-en la peau : ce sera plus facile à porter, et Panda pourra l'utiliser. — Oui! mais telle n'est pas la manière des hommes noirs. Comment, en voyant seulement la peau, Panda pourra-t-il juger des proportions de l'animal? — Par comparaison : c'est aisé. — Il ne le veut pas ainsi. — Eh bien, que dira-t-il lorsque vous déposerez à ses pieds une charogne puante? — Panda? Panda dira... eh! il dira : « C'est bien; j'ai vu. Jetez cela plus loin : ça sent mauvais. » Puis il se fera conter l'histoire, et donnera une vache au tueur, ou il ne la donnera pas, si cela lui plaît. — Donc vous allez vous fatiguer en pure perte peut-être? — Nous ne savons pas. »

Alors je fis promettre à Maputa une valeur égale en sollicitant l'avantage d'en prendre la peau. J'attendis sa réponse, et je me mis à l'œuvre. Ensuite nous poursuivîmes jusqu'à *Zimpy*, que nous gagnâmes le soir même. *Zimpy* veut dire fer en langue zoulouse. C'est là que sont les hauts fourneaux, les forges, les ateliers où se travaille ce métal dont le minerai est dans les environs d'une abondance et d'une richesse extrême, capable même d'attirer un jour l'attention des industriels européens.

Les habitants de *Zimpy* et des lieux situés au delà

avaient fait tête à Djacka durant le cours de ses conquêtes. Ils durent, malgré leur courage, céder à un peuple nombreux et discipliné. Beaucoup d'entre eux tombèrent sous ses coups ; les autres, réfugiés dans les bois, se tinrent cachés aussi longtemps que dura la colère du prince, et, lorsqu'ils revinrent réédifier leurs mouzis, acceptant les lois du roi vainqueur, aux sujets duquel ils se mêlèrent, ces habitants se virent privés des bestiaux. Djacka leur fit même la défense d'en posséder, voulant les contraindre à vivre de l'industrie du fer, qu'on leur devait payer en nature non reproductive sans travail (céréales seulement).'

Djacka avait un besoin continuel de beaucoup de fer pour ses guerres fréquentes ; il en voulait, et, par cette mesure, il était assuré d'en avoir beaucoup fabriqué par ses propres sujets. Les habitants de Zimpy et de tout le canton environnant devaient donc se soutenir par cette industrie, qui chez eux était et est encore à l'état d'enfance, sans qu'ils aient jamais cherché à surpasser leurs devanciers. Telle que je la trouvai lors de mon passage, elle était d'un bien faible rapport ; mais avec de la patience et beaucoup de bras, ils obtenaient plus que leur nécessaire.

Voici ce que j'ai vu. Dans un enclos particulier de 25 pas de long sur 12 de large, étaient trois fosses peu distantes, disposées sur la même ligne parallèle. La forme de chacune était ovale, 6 pieds de longueur, 3 de largeur, 3 de profondeur. A l'extrémité de chacune, et passant sous terre, se voyaient deux tubes de terre glaise séchée au so-

leil, lesquels se rejoignaient à un seul à l'effet de décharger l'air comprimé à 4 pied des parois de la fosse vers le centre du foyer. Entre ces deux tubes, accroupi sur les talons, était un homme pressant de la droite, pressant de la gauche, alternativement, sur deux sacs de peau dont la bouche du haut, celle d'aspiration, était traversée de deux bâtons, comme certaines bourses de fantaisie, tandis que l'orifice inférieur, celui de décharge, était fixé sur une corne, laquelle était elle-même maintenue de manière à conduire invariablement l'air dans l'embouchure élargi du tube de glaise. Ces sacs, à la levée, se remplissaient d'air en raison de l'élargissement des doigts, qui le comprimait lors de la fermeture quand s'exerçait la pression du poing de l'homme, ce qui le forçait à s'échapper par en bas. Tels étaient leurs soufflets, imparfaits sans doute, et dont le maniement économisait très-peu la force, mais suffisants pour leurs besoins.

Dans ces fosses étaient répandus par couches calculées le charbon de bois et le minerai que recouvrait ensuite une couche plus épaisse de charbon. Six hommes étaient constamment occupés à souffler ainsi ; quatre bordées se relevaient à tour de rôle. Le travail, jusqu'à consommation complète, dura depuis huit heures du soir jusqu'à minuit.

Le lendemain, je m'informai du résultat, et l'un des fondeurs me répondit qu'ils n'espéraient obtenir que 10 livres de fer, parce que le minerai avait été mal choisi ; on l'avait simplement recueilli roulant sur un versant sans le

chercher en terre. Je calculai qu'au prix des journées d'Europe, en tenant compte des préparatifs de tout genre et de la grande quantité de bière bue par les travailleurs, ces 10 livres de fer avaient dû coûter 150 francs.

J'eus la patience d'assister au déblaiement des fourneaux encore chauds. J'y vis recueillir et mettre de côté chaque parcelle de fer, dont beaucoup étaient en larmes, variant en grosseur. Les plus fortes étaient aplaties à coups de pierre sur d'autres pierres servant d'enclume; les plus faibles étaient superposées suivant leurs dimensions; les riens étaient mis au centre, et du tout on formait des boules qui, chauffées et battues ensuite, arrivaient à former corps; puis on les réunissait de manière à présenter quelque ressemblance avec un lingot brut duquel devaient sortir pioches, haches, om-kondos.

Si l'on en juge du point où nous sommes, tout cela n'est assurément pas fort ingénieux au premier aperçu; mais pour moi, qui n'en avais nulle idée, j'avoue que c'est de ces peuples que je reçus ma première leçon de métallurgie. L'art de forger le fer est chez les Amazoulous plus digne de remarque: leurs moyens, tout imparfaits, tout grossiers qu'ils sont, leur permettent cependant de produire de belles pièces. Leurs armes sont élégantes; souvent ils tordent la tige à quatre pans de leurs om-kondos; quelquefois ils l'ornent de crochets en tire-bouchons d'un cruel effet sur les chairs, et diverses fois je me pris à trouver superbes des armes limées avec des pierres anguleuses

que l'on eût pu croire travaillées au tour, surtout lorsqu'elles avaient subi le polissage au moyen de sable et d'une lanière de cuir ou d'écorce roulant à croiser. Ces pierres anguleuses dont je parle sont un grès vert, excessivement dur. Les artistes cafres, à défaut d'étau, les maintiennent sous le pied, et frottent sur le tranchant le fer qu'ils veulent rayer en le tournant toujours. Ils sont très-habiles et très-lestes à travailler ainsi : c'est alors surtout qu'il me fut impossible de maîtriser mon étonnement.

Le capitaine qui m'accompagnait avait, sans me le dire, dépêché à l'avance des éclaireurs qui devaient nous rejoindre au gué de l'Om-Kouzi. Après plusieurs heures de marche, nous arrivâmes sur les bords de l'Om-Kouzane ¹, que nous mîmes aussitôt derrière nous. Nous poursuivions vers l'autre rivière, dont nous n'étions plus loin, lorsque des coureurs vinrent nous donner avis de la présence de quatre éléphants se tenant en deçà de l'Om-Kouzi sur les bords d'une clairière assez vaste. Toutes précautions furent prises pour l'approche; mais lorsqu'à 80 pas nous pûmes nous dégager et voir, nous eûmes le désappointement de reconnaître que nos guides s'étaient complètement trompés. Ce n'était rien autre chose que quatre rhinocéros dont la taille et le mouvement les avaient fait prendre pour des éléphants. Ils étaient couchés quand

¹ Diminutif d'Om-Kouzi, signifiant la petite Om-Kouzi, les Cafres trouvant qu'il existe quelque parenté entre deux rivières qui coulent voisines et se déchargent l'une dans l'autre.

nous les découvrièmes. Ils se levèrent quand nous passâmes à 60 pas d'eux; puis, allongeant les naseaux et agitant les oreilles, ils cherchèrent à sentir et à écouter. Comme nous n'étions point venus là pour eux, nous passâmes sans tirer, et les vénérables se recouchèrent. C'était l'espèce rhinocéros simus.

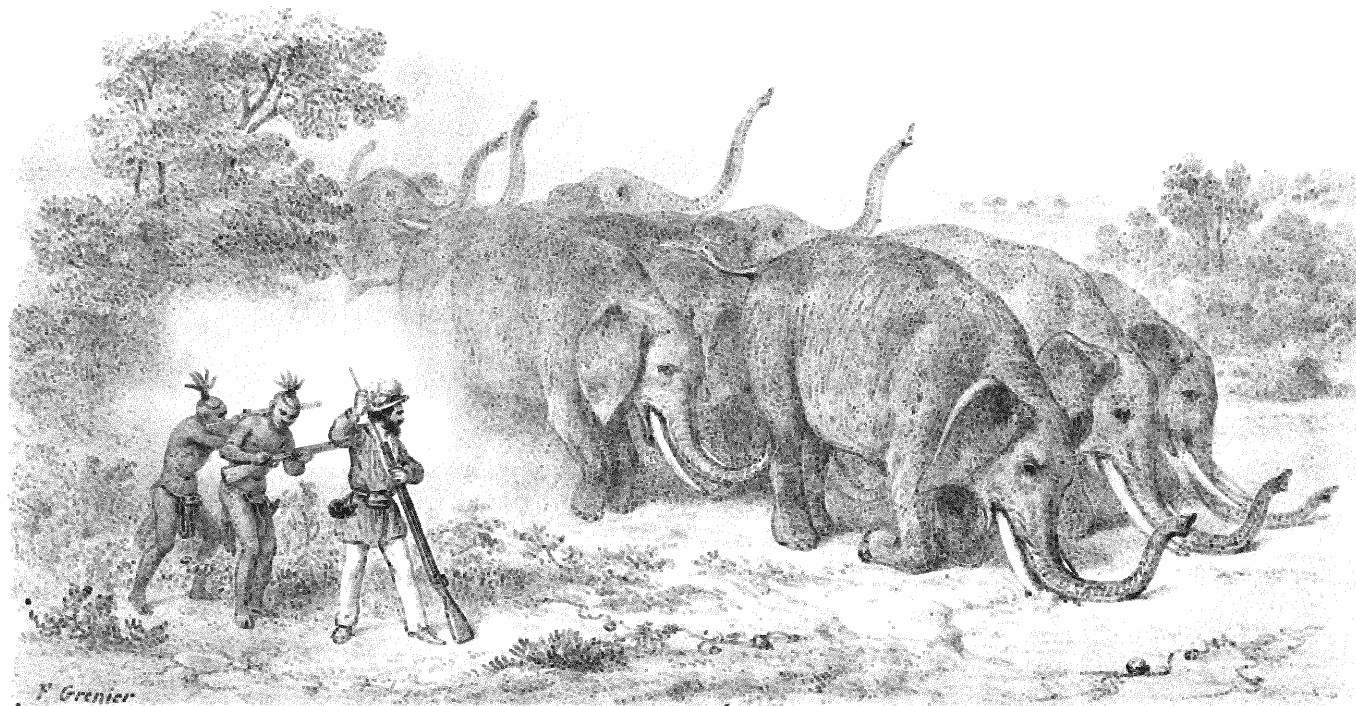
Un quart d'heure après, nous étions sur l'autre rive de l'Om-Kouzi, où de nombreux éléphants avaient été vus adossés à une pente haute et longue, çà et là coupée de ravins et quelque peu boisée. Malheureusement, quoique nous fussions encore à 1,000 pas de la troupe, nous la vîmes fuir pressée par la peur. Il est vrai qu'elle s'était débandée; cette circonstance nous était du moins favorable et nous promettait des avantages presque certains. Du reste, il n'était pas étonnant que la masse se fût laissée entraîner à une panique; beaucoup de femelles marchaient suivies de leur jeune, et dans cet état leur inquiétude est extrême.

Une partie, à cause de la disposition du terrain, devait passer à 200 pas de nous. Ces animaux se rendaient à la rivière; ils avaient pour eux la pente et furent si rapides que nous arrivâmes trop tard: sans aucun doute, ils avaient traversé l'Om-Kouzi. Nous remontâmes, furetant à droite et à gauche, profitant fréquemment des ravins pour marcher en écoutant. Nous sortions de l'un de ces ravins afin de voir au loin, quand un lourd détallement se fit entendre; le bruit approchait, approchait, et la poussière!

Un escadron de ces animaux trottait à fondre sur nous sans intention ; trois de front, onze en tout.

Le premier je les vis. « Des éléphants ! Kotchobana ! Boulandje ! attention ! Masquez-vous, ils nous passent dessus ; à bout portant et pas peur ! » Des buissons étaient là, sitôt dit, sitôt fait. Vrai Dieu ! les éléphants ne savaient rien de notre présence ; mais une irrésistible envie, une diabolique tentative entraîne chacun de nous à allonger la tête pour voir avant de tirer. C'est si naturel de s'assurer d'abord de la position, de la distance, et puis non-seulement cela, mais c'est que nous les sentions arriver en droite ligne sur nous. Ces animaux pouvaient, s'ils ne nous renversaient des pieds, nous fouetter de la trompe, et quel soufflet ! 25 pas nous séparaient d'eux, ils nous virent ; mais l'impulsion trop forte ne leur permit qu'une courbe d'un grand rayon à 40 pas à notre droite : ils allaient défiler appuyant sur leur gauche. Je prends le premier, je le tire : il tombe, s'affaissant sur les genoux. Kotchobana s'adresse au second, qui tombe également agenouillé sur le premier. Boulandje tire : son éléphant tombe, aussi groupé sur les deux premiers, et tous les suivants jusqu'au onzième s'agenouillent successivement.

Bon Dieu ! vingt fusils, quarante fusils chargés, si nous les eussions eus là ! « Attrape à recharger ! garçons, et leste. » Et le rire né de cette scène grotesque nous ôtait de la force et de la vitesse ; les bras nous en tombaient. C'est qu'il leur fallut du temps pour se dépêtrer les uns des autres,



UN GROUPE D'ÉLÉPHANTS .

tant ils étaient entassés pêle-mêle. A l'un des derniers, j'eus encore celui d'adresser un souvenir dans la culotte.

Un seul restait sur place, mais debout et paraissant nous défier; nous vîmes aussitôt qu'il était démonté de l'humérus : c'était celui de Kotchobana. A quatre ou cinq reprises différentes, j'essayai de me porter, de manière à l'avoir aux trois quarts; mais arrivé là, l'éléphant, comme s'il eût eu conscience de mes desseins, me chargeait jusqu'à ce que la crainte de tomber le retint. Je dus pour réussir envoyer Boulandje faire diversion de l'autre côté, et alors ma balle dans la cervelle le fit s'affaisser mort comme un édifice auquel on enlèverait sa base. Jamais de ma vie de chasseur, et je crois bon de le dire, je n'avais été ni ne fus depuis témoin d'un fait du genre de celui que je viens de signaler; cependant je ne suis pas éloigné de croire qu'il existe chez ces animaux réunis en troupe un esprit d'imitation qui tend à leur faire faire à tous ce qu'ont fait les premiers.

Une demi-heure après cette singulière affaire, dont le souvenir nous égaya longtemps, des Cafres postés sur une hauteur nous signalèrent sept éléphants dont nous ne soupçonnions aucunement la proximité. « Ils sont ici, entendez-les se remuer. — Avançons, Kotchobana! » Et lui et Boulandje étaient à ma gauche, tandis qu'à ma droite une ligne de buissons que je longeais me masquait la vue; mes hommes voyaient les éléphants, moi rien. Sans bruit, nous étions arrivés à 25 pas; alors seulement je décou-

vril, tournée de mon côté, la croupe d'une grande femelle.

L'animal, inquiet, se préparait à tourner la tête; j'avais prévu son mouvement, et le fusil en joue j'allais lui loger ma balle à la naissance de l'oreille tendue. Ce me fut impossible, le mouvement avait été trop brusque; bien plus, l'éléphant avait tourné bout pour bout, et, me présentant le front baissé, il me chargeait à fond. « *Hahy ompondo!* » pas de dents! me crie Kotchobana, qui, à l'aspect du danger, déguerpit à toutes jambes, suivi de Boulandje, tous deux faisant des efforts inouis pour dévorer l'espace; mais, tout à mon éléphant, je n'avais rien vu, rien vu. Je tiens bon, j'ajuste bien et pahon! Je détail aussi.

« Vous n'aviez donc pas vu, maître! c'est un éléphant sans dents que vous venez de tirer; ils sont furieux et terribles ceux-là, me dit Kotchobana. — Pas de dents! est-ce possible? Je n'ai rien vu, moi. — Comment, maître! — Certainement; je ne cherche et ne vois que le point où il me faut mettre ma balle. — Et où l'avez-vous tiré, celui-ci? — En plein front, au-dessus de la naissance de la trompe. »

L'instant d'après, je comptais 18 pas du point où j'étais à celui où gisait l'animal tombé raide mort: c'était une énorme femelle, effectivement sans dents, qualifiée par les Hollandais du sobriquet de *poes kop*, que Levailant traduit par tête camuse, probablement parce qu'il est impossible de rendre en bon français cette expression, que

l'on retrouve à chaque instant dans le jargon du peuple de Provence.

Je me laissai aller seul au plaisir de contempler ma victime, m'estimant heureux de n'avoir pas été la sienne. J'eusse prolongé quelque temps encore cette jouissance comprise du chasseur, mais un furieux coup partit à 40 pas plus loin, suivi d'un cri d'agonie. « Il y en a peut-être d'autres! » En vingt bonds j'y fus; mes gaillards rechargeaient tranquillement à deux pas d'un éléphant abattu, blessé derrière l'épaule, qui dégorgeait le sang par la trompe, qu'il agitait encore comme pour saisir: c'était un de plus pour Kotchobana. « Et les autres? — Partis. — Loin? — Nous ne savons pas. — Suivons. »

Mais nous suivîmes longtemps; des traces se croisaient partout: chacun se sentait déjà fatigué. « Où coucherons-nous ce soir?— A Zimpy, si vous le voulez, ou bien encore chez Makaza, là-bas, assez loin vers le nord.— Soit, chez Makaza; je préfère voir du nouveau. »

Nous fîmes notre route; mais, chemin faisant, une plaine s'offrit à nous, et nous la traversâmes. Sur la droite était un bois garnissant les bords d'un ravin, par conséquent long et assez peu large; sous l'un des plus grands arbres, nous discernâmes s'agitant quelque chose de noir. Les proportions étaient celles d'un éléphant; c'était bien cela, et auprès de lui s'en trouvaient d'autres.

Kotchobana sollicita la faveur d'y aller sans moi, persuadé, disait-il, que c'étaient là d'énormes animaux, les-

quels exigeaient au moins une balle d'un sixième ; j'y souscrivis, et de la fourche d'un arbre je le suivis de l'œil. Après vingt minutes d'attente, pan ! le plus gros tombe. Kotchobana recharge ; l'animal se relève et part. Un instant après, c'est un autre qui tombe aussi, se remet sur ses jambes et se sauve comme le premier.

J'avais déjà vu de ces animaux se séparer et prendre différentes directions ; j'y allai sans tarder. Je blessai successivement cinq d'entre eux sans voir rien tomber ; une femelle suivie d'un jeune, pour m'avoir appliqué une charge inopinée, me contraignit à prendre à mon cou mes jambes sans tirer. Il n'y avait eu que 10 pas de distance entre elle et moi ; une branche qui, dans ma fuite, me déchira la figure et l'épaule, avait failli me mettre à sa disposition : il n'avait rien moins fallu que mes jambes d'alors pour réussir à m'esquiver.

Je me retirais définitivement de la chasse, mes gens s'étant livrés à la poursuite d'un grand blessé et pouvant aller ainsi fort loin vers des montagnes ferrugineuses et au delà, lorsqu'ayant les bois à dos : « Maître ! me dit mon guide, voici derrière nous un éléphant qui fait même route que nous. » Il était à 300 pas et cheminait lestement. Une ravine prochaine devait lui barrer le passage ; le lieu était tout découvert, je m'y affalai, et, la traversant, je me tins sur la crête opposée, observant la marche de l'éléphant venant droit au point où j'étais. Le sang ruisselait sur les côtés de sa tête : c'était un vieux grognard, blessé de mes

balles, auquel un mouchoir autour des tempes eût convenu à merveille.

Je le laissai venir, et lorsque je supposai qu'il allait me voir, je me laissai glisser, passai le lit de sable et me portai précisément au-dessous du lieu où il devait s'arrêter sur le bord, à 15 pieds au-dessous du sol qui devait supporter l'animal. Lorsqu'il se découvrit au-dessus de ma tête, il y avait à peine en ligne droite 3 pas de lui à moi. J'avais cru que l'occasion serait belle, et j'avais été réduit à le tirer au front. Mon calcul s'étant trouvé faux, parce que j'avais espéré voir la gorge, que couvrait alors sa trompe, ma balle ne traversa que les os creux du sommet de la tête. L'éléphant rebroussa, mais dans un état misérable, et marchant comme un homme ivre. Malheureusement, son pas était trop large; il disparut bientôt dans des bois éloignés, où la chute du jour ne me permit pas de le suivre. Ce fut peut-être bien encore un bonheur pour moi de ne l'avoir pas tué instantanément, lorsqu'il me dominait de 15 pieds sur le bord perpendiculaire du ravin; il pouvait m'écraser dans sa chute.

Cinq coups de fusil renvoyés par les échos de la montagne me donnèrent à penser que Kotchobana avait de la besogne. En effet, je le vis revenir quelque temps ensuite, avec son inséparable Boulandje. Un seul, mais un éléphant colossal, avait été tué: plus de 12 pieds de haut, chaque dent, de 65 livres.

Après deux heures de marche, nous fîmes comme une

entrée triomphale au mouzi de Makaza, précédés de nos quatre queues toutes fraîches des éléphants tués ce jour-là. Une pensée à la graisse réjouissait tout ce peuple noir; on savait déjà que nos éléphants étaient de premier choix. Cependant, malgré leur bonne volonté, Makaza et les siens ne purent m'offrir pour souper que des cannes à sucre que je trouvai délicieuses, sans qu'elles satisfissent aucunement les besoins de mon estomac.

Le lendemain ce fut de la bière, du maïs et une foule de ragoûts cafres, avec tant de cannes à sucre que dix éléphants eussent pu en prendre leur large part sans me faire tort. Chaque mouzi qui avait participé au dépècement se croyait tenu de me nourrir, et chacun, deux fois le jour, me dépêchait une longue ligne de femmes portant sur la tête les mets destinés au blanc. Mes hôtes n'en étaient pas fâchés, car dès ce moment on s'abstint de faire cuisine au mouzi.

L'inconvénient le plus marqué résultant de cette abondance fut l'envahissement de centaines de millions de fourmis, attirées par les débris sucrés des cannes dont nous nous entourions. Il n'était réellement plus possible de se tenir couché sur le sol d'une cabane, tant étaient actifs et nombreux ces petits animaux.

Le 10, la chasse fut reprise : 600 hommes nous y aidaient comme éclaireurs et comme traqueurs ; mais leur besogne ne fut pas rude, car après deux heures de marche nous eûmes découvert dans deux vallées voisines, des-

endant des montagnes et débouchant sur les bois, deux troupes séparées d'éléphants de 60 à 80 chacune. Un quart d'heure suffit pour les cerner de toutes parts, et bientôt, emprisonnés entre des murs naturels et des haies d'hommes, ces animaux s'agitèrent inquiets. Durant deux heures nous donnâmes sur eux comme des gladiateurs dans l'arène, fuyant les uns, attaquant les autres, laissant à beaucoup la marque de profondes blessures. 400 de nos hommes, échelonnés par rangs sur la pente raide des bords, étaient là comme des spectateurs romains, et chaque fois qu'une troupe essayait de percer une trouée sur un point, le *koluma* des Cafres la faisait rebrousser. Renvoyée de l'un à l'autre, la troupe recevait partout un accueil semblable; on la voyait s'impatienter, tourner, retourner, se fatiguer beaucoup, hésiter ensuite et prendre enfin le dernier parti, celui d'occuper le centre et d'y rester tranquille.

Haletantes, épuisées par une course de manège inutile, ces pauvres bêtes levaient alors leurs trompes de toute leur hauteur, afin de chercher un air moins dense. De temps à autre aussi des jets d'eau surgissaient au-dessus d'elles pour retomber en pluie fine sur leurs têtes, leurs oreilles et leurs dos; car l'éléphant, comme le chameau, tient en réserve une certaine quantité d'eau, tant pour cet usage que pour les besoins de son estomac.

Nous en blessâmes beaucoup dans cette affaire: sur vingt balles que je tirai, je devais avoir au moins six élé-

phants. Six que je frappai dans la tête à 40 pas, dont trois tombés sur le coup, s'étaient relevés ensuite. Kotchobana devait compter sur des succès égaux, et cependant ce fut avec toutes les peines du monde qu'il réussit à en obtenir un seul. Notre poudre était altérée : aussi je n'hésitai pas à doubler ma charge, déjà beaucoup trop forte suivant les idées européennes, et mal m'en prit, car l'instant d'après le cylindre de ma batterie s'était rompu par suite du retour forcé du percuteur.

Voyez-vous ce chasseur de perdrix qui, par mégarde, vient de tirer sa baguette ou bien a oublié ses capsules ou quoi que ce soit d'indispensable ? A coup sûr c'est pour lui un grand désappointement, toutefois aisément réparable ; car partout en pays civilisé on trouve des capsules ou l'équivalent d'une baguette. Pour moi c'était bien différent : des éléphants ne sont pas des perdrix, une pièce en fer ne se remplace point comme une en bois, et puis n'étais-je pas à 40 lieues de mon camp, lequel était distant de 70 de Natal, seul point où je rencontrerais un mauvais maréchal. A peine capable de remettre mon arme en état, il fallait m'en retourner serrant la queue et portant bas l'oreille.

Cette idée poignante me fit m'asseoir sur un roc d'où je voyais se remuer çà et là un peu partout les masses disséminées. Les coudes sur les genoux, mes mains soutenaient ma tête, et je voyais sans les voir, sans les vouloir voir non plus, quinze éléphants trotant, venant à nous. 48 pieds de hauteur nous préservaient assez de leur charge,

laquelle ne m'émouvait aucunement. Un jeune Zoulou était avec moi. Bon, brave, vaillant, il s'était fourré de lui-même sur mes talons toute la matinée.

« Maître, voyez-vous ? — Bon Dieu ! quelle contrariété ! Tiens, Imphana, des pierres en masse, et tapons dessus. » Vrais enfants par désespoir, nos mains ramassèrent du lourd minerai. Les éléphants passèrent à 8 pas sous nous à la file, et sur leurs têtes, leurs oreilles et leur dos résonnèrent nos projectiles, dont l'action devait leur donner bourseaux et borgnons. Si dans cet instant une pierre détachée de la lune eût traversé l'un d'eux, je m'en fusse assurément attribué tout l'honneur ; j'y eusse pu croire, tant je déployais de force. Il fallait bien qu'elle fût grande puisque, d'une pierre qu'il reçut vers l'œil, un éléphant eut l'air de froncer le sourcil, ce qui me donna à penser et à croire qu'il s'en était aperçu.

Quand se fut écoulée la troupe, nous retrouvâmes une gaieté folle ; nous étions contents de nous-mêmes ; on ne pouvait s'être mieux comporté à faire comme des gamins la petite guerre aux plus sérieux, aux plus graves animaux. C'était presque comme une niche d'écoliers à maîtres. Il ne me fallait pas moins que cela pour faire diversion au malheur trop réel dont j'étais victime. J'eusse donné dix dents d'éléphants pour un autre cylindre et de bonne poudre. En soi-même c'était si peu de chose, et cependant c'est à ce rien que plus d'un éléphant de l'Om-Kouzi doit de se promener encore aujourd'hui dans les bois.

Une forte pluie survint et fut un obstacle à la bonne volonté des miens, qui poursuivaient toujours leur proie ; nous nous rejoignîmes non loin de l'Om-Kouzi, dont nous passâmes jusqu'à l'aisselle les eaux rousses et rapides. Une heure ensuite nous étions rentrés chez Makaza.

La journée du 44 s'écoula en recherches vaines. Nous avions simplement vu des buffles, des cannas, et des troupes de couaggas de 4 à 500 individus. J'observai une pie-grièche-veuve à longue queue, vivant en troupes de sept ou huit, et des plus caqueteuses. Je la signale, parce que les bords de l'Om-Kouzi sont le premier point où on la rencontre, en procédant du sud vers le nord ; puis encore parce que l'oiseau est assez remarquable, tant par sa taille que par sa longue queue et sa vie de famille.

Cet oiseau, d'une longueur totale de 18 à 20 pouces, a le corps dans les proportions d'un tiers, la queue allant pour les deux autres ; il est noir ; les petites couvertures des ailes sont blanches, de même que la partie inférieure du dos jusqu'au croupion ; un peu de blanc tache aussi les grandes plumes des ailes vers leur demi-longueur ; les petites en portent également à leur extrémité ; la queue, formée de douze plumes, est étagée¹.

¹ A propos de la pie-grièche-veuve (*Melanolencus*), je crois bon et utile de faire reconnaître les points par où j'ai passé par la présence de certaines espèces qui appartiendront toujours à la contrée : ce sont des ja-

Le 12, comme je m'étais décidé à ne pas visiter la rivière d'Om-Pongola, distante de six heures de marche, par cela seul que l'on m'avait dit que les éléphants y étaient assez rares, j'avais pris la route de Zimpy, en me réservant l'avantage de laisser au moins battre les bois par mes gens. Trois heures de marche nous amenèrent sur des forêts parfaitement détachées de la plaine, où les rhinocéros abondaient; bientôt nous croisâmes des traces fraîches d'éléphants; peu après nous en vîmes. Kotchobana et Boulandje partirent aussitôt.

Des coups de fusil fréquemment répétés me firent amèrement regretter l'état du mien; mais en compensation du tourment que j'éprouvais, je recueillis une observation digne d'être mentionnée, laquelle pourra, je l'espère, servir à l'histoire des habitudes de l'éléphant. Il est si difficile de bien saisir et constater un fait de la vie de ces animaux étudiés à l'état sauvage dans leur libre allure que

lons sûrs qui serviront à ceux qui viendront après moi, meilleurs, plus solides et plus faciles à saisir que les noms de montagnes ou de rivières, lesquels disparaissent avec les populations à la suite de quelque guerre désastreuse. Un voyageur qui explore des contrées nouvelles devrait, ce me semble, toujours agir ainsi. La route qu'il a tenue serait plus reconnaissable à ses successeurs, et par cette précaution les distances parcourues par lui ne sauraient être contestées. Quant à moi, je n'ai jamais négligé ce soin. En preuve des latitudes où je me suis porté, j'ai pris les espèces qui ne les dépassent pas. Je les conserve; quand je le juge nécessaire, je les signale, et avec des titres de ce genre je ne crains pas que l'on émette à mon égard ce doute, mérité par plus d'un: « Mais monsieur a-t-il fait le voyage qu'il a écrit? » Réflexion d'autant plus permise aujourd'hui que je connais de célèbres voyageurs qui ont écrit ce qu'ils n'ont vu qu'en rêve.

je considérai comme une bonne fortune la remarque qu'il me fut donné de faire.

Après les premières décharges, une femelle, séparée du reste de la troupe, s'était vue seule et tendait à regagner les autres. Elle avait pu se convaincre par les émanations que des hommes venaient de passer ou étaient encore dans le voisinage. Devant elle, qui allait sortir des bois, se présentait pour être franchie une clairière ou plaine découverte de 500 pas d'étendue. La voici qui s'avance d'une marche déhanchée, et chacun de nous de dire : « Un éléphant ! voici un éléphant ! » Un Cafre voisin de moi, celui-là même qui portait mon fusil cassé, me dit : « Maître, deux éléphants ! — Où donc ? — Là, fit-il en allongeant l'index sur l'animal qui traversait. — Celui-là ne fait qu'un ; où est l'autre ? — Sous lui ; ouvrez bien les yeux. »

Effectivement un jeune marchait sous sa mère, précisément entre ses quatre jambes, et celle-ci, pour aider son nourrisson, enlaçait sous elle sa trompe à celle de son petit, de telle façon qu'elle le protégeait de son corps. Voyez-vous cet instinct d'une mère et son dévouement ? Ne vient-il pas tout de suite à l'esprit cette comparaison d'une femme tenant son enfant par la main ? De tous les animaux, l'éléphant n'est-il pas le seul qui puisse agir ainsi, lui à qui la nature a donné un seul mais excellent bras, muni d'une main incomparable pour le tact ?

Deux éléphants furent tués par Kotchobana. On vint

m'en avertir ; je me hâtai d'aller le reconnaître. Les Zoulous voulurent me précéder afin de me garantir des rhinocéros surgissant brusquement sur notre passage. Ces hommes marchaient l'om-kondo levé, prêts à frapper l'animal qui se serait présenté à une proximité trop grande. Notre tournée achevée, nous jugeâmes bon de rétrograder jusque chez Makaza, où nous passâmes la nuit.

Le 13, nous gagnâmes Zimpy, sans chercher aucunement les éléphants, nos munitions tirant à leur fin. Le 14, nous revîmes Maputa, que je remerciai de tout cœur de la haute protection qu'il m'avait offerte. Le 15, au soir, nous comptons à Om-Ghet-Janne nos succès sur l'Om-Kouzi. Cette narration paraissait lui déplaire en ce que nous semblions préférer ces points à ceux de l'Om-Philos-Mouniama : Om-Ghet-Janne craignait de nous voir chaque fois traverser son mouzi afin d'aller chasser beaucoup au-delà.

J'avoue que je me promettais de revoir les bords de l'Om-Kouzi ; mais Dieu dispose, et cette première fois fut aussi la dernière. Deux des miens, Houahouaho et Nanana, dépêchés par Henning, m'attendaient chez Om-Ghet-Janne pour m'apprendre que la crue des eaux du Touguela retenait sur les bords de cette rivière mon chariot allant à Port-Natal. Cette nouvelle me fut d'autant plus désagréable que déjà je comptais sur son prochain retour. Certainement ma présence là-bas ne pouvait rien hâter ; mais l'inquiétude d'y savoir mes collections, les premières, exposées dans un